

# Traduire un manga « culte »

Fédoua Lamodière

*Traductrice de mangas depuis vingt ans, Fédoua Lamodière travaille notamment pour les éditions Pika, Ki-oon, Kazé ou encore Glénat. Elle a traduit de nombreux mangas immensément populaires et a une prédilection pour les shōnen.*

J'ai plongé dans le monde merveilleux de la traduction au tout début des années 2000, un peu par hasard, un peu parce que je me suis toujours passionnée pour les langues vivantes. En 2002, alors que j'avais à peine un an de métier et que j'étais toujours étudiante en japonais, j'ai été chargée de la retraduction d'une œuvre mondialement connue, accessoirement mon manga préféré : *Dragon Ball* d'Akira Toriyama, initialement publié par les éditions Glénat entre 1993 et 2000. Il se trouve que la toute première édition présentait plusieurs points problématiques : pas mal de censure dans les premiers tomes, une adaptation très libre qui gommait les spécificités des personnages et des noms pour la plupart hérités de la traduction du dessin animé diffusé à la télévision dans les années 1980.

Comme il s'agissait d'une nouvelle traduction, j'ai voulu proposer une version plus proche du texte original, en conservant les noms des personnages ainsi que de nombreux termes identiques au japonais. À l'époque, j'étais débutante et c'était à mes yeux le meilleur moyen d'être fidèle à la version d'origine. Or, après plusieurs années (décennies ?) dans la traduction, mon regard a changé peu à peu : je pense à présent que pour transmettre efficacement la volonté d'un auteur, le traducteur doit recourir le plus souvent possible à l'adaptation pour que l'expérience de lecture en français soit similaire à ce

que peuvent expérimenter les lecteurs japonais. Et cela passe par l'adaptation d'une bonne partie des noms s'ils contiennent des jeux de mots ou des références importantes. Oui, mais voilà : *Dragon Ball* est devenu un manga « culte ». Les noms des personnages, le lexique propre à la série comme les techniques d'attaque des protagonistes ou encore les différents objets et inventions qui parsèment l'œuvre, sont profondément ancrés dans la pop culture en France et ont acquis un statut qui leur confère une aura particulière : ils sont quasiment intouchables ! Pour ne pas dérouter les lecteurs, les traducteurs préfèrent donc conserver un lexique qui s'est imposé internationalement au fil des ans, car adapter ces termes connus de tous serait un exercice bien périlleux.

Prenons par exemple le peuple de guerriers extraterrestres dont est originaire le héros : les Saiyans. Le terme Saiyan, サイヤ人 en japonais, est une anagramme du mot *yasai* qui signifie légume. Et effectivement, tous les membres de ce peuple portent des noms de légumes : Vegeta (*vegetable*), Kakarotto (*carrot*), Raditz (*radish*), etc. Il est donc nécessaire d'expliquer en français d'où vient le mot Saiyan et pour ce faire, j'ai eu recours à la fameuse note de traduction avec astérisque. C'est une solution qu'affectionnent certains lecteurs, mais qui est peu satisfaisante du point de vue de l'éditeur, car les notes de bas de page coupent la lecture et la rendent moins fluide. Alors on serait tenté d'oser adapter le mot Saiyan pour que le lecteur français saisisse le jeu de mots immédiatement, tout comme le lecteur japonais. Pourquoi ne pas traduire Saiyan par Gumeléén, anagramme de « légume » adapté en gentilé ? Cette solution paraît inconcevable, presque ridicule, tellement le terme Saiyan est désormais ancré dans l'imaginaire collectif des fans de *Dragon Ball*. Mais si le terme avait été traduit ainsi dès son arrivée en France, dans les années 1990, sa réception aurait sans doute été différente. Je cite souvent les noms des Pokémon, qui ont été popularisés sous leurs noms traduits (Carapuce, Salamèche, Bulbizarre) et non sous leurs noms japonais, qui n'évoquent rien à un non-japonisant (Zénigame, Hitokage, Fushigidane). Le public n'ayant pas été habitué aux noms originaux, il n'avait pas de point de comparaison et le nom adapté s'est imposé de lui-même.

Autre exemple pour revenir à *Dragon Ball* : le maître de Son Goku

s'appelle Kame Sennin (ermite des tortues), adapté en Tortue Géniale en France dès les années 1980. Là, c'était l'inverse : dans ma traduction, j'ai dû insister pour ne pas conserver Tortue Géniale, car cette adaptation n'était à mon sens pas satisfaisante. Avec le recul, je ne suis pas non plus satisfaite d'avoir gardé Kame Sennin, mais à mon avis, il était important de conserver le mot *kame* (tortue), car il est employé à diverses reprises dans l'univers de *Dragon Ball* et notamment pour la technique emblématique de la série : le Kame Hame Ha. Cette vague d'énergie est un jeu de mots entre le terme « tortue » et une lignée de rois hawaïens nommés Kamehameha. Là encore, le nom de cette technique est devenu tellement culte qu'on ne pourrait pas imaginer le traduire. Et pourtant, s'il fallait traduire Kame Sennin par Tortue Géniale, il faudrait envisager de changer le nom du Kame Hame Ha pour y inclure un jeu de mots avec « tortue ». Quand je suis d'humeur badine, je propose « Tortue Rlu Tutu » pour que le public français puisse se rendre compte du côté comique du nom original. (En plus, il y a le même nombre de syllabes, détail cher à mon cœur.)

On pourrait débattre des heures de l'utilité de traduire des noms propres mais encore une fois, le rôle du traducteur est d'être le messager de l'auteur original et de trouver tous les stratagèmes possibles pour que le texte final propose l'expérience la plus similaire possible au message qu'il a souhaité faire passer à travers son histoire. L'une des grandes forces de *Dragon Ball*, c'est d'avoir réussi à donner une certaine classe aux personnages tout en les rendant attachants alors qu'ils s'appellent Petite Flûte (Piccolo), Omelette au Crabe (Ten Shin Han) ou encore Ravioli Grillé (Chaozu). Akira Toriyama a choisi volontairement ces noms pour faire sourire les lecteurs japonais. Les lecteurs français, eux, ignorent que Gohan, le fils de Son Goku, s'appelle en réalité Bol de riz. Et c'est un peu dommage, car c'est se couper de tout un pan de compréhension du manga que de conserver trop de noms littéraires. Les traducteurs en mal d'adaptation devront donc opter pour des mangas moins connus du grand public afin de laisser libre cours à leur imagination !

## Bibliographie sélective

- Akira Toriyama, *Dragon Ball*, Glénat, 42 tomes, 2003-2008  
Riku Sanjô et Kôji Inada, *Dragon Quest - La Quête de Dai*, Delcourt-Tonkam, 37 tomes, 2007-2013  
Jun Mochizuki, *Pandora Hearts*, Ki-oon, 24 tomes, 2010-2016  
Naoko Takeuchi, *Sailor Moon*, Pika Édition, 12 tomes, 2012-2014  
Nakaba Suzuki, *Seven Deadly Sins*, Pika Édition, 41 tomes, 2014-2021  
Kotono Katô, *Altaïr*, Glénat, 23 tomes, 2014-en cours  
Rumiko Takahashi, *Ranma ½*, Glénat, 20 tomes, 2017-2021  
Chie Inudô, *Reine d'Égypte*, Ki-oon, 7 tomes, 2017-en cours  
Kamome Shirahama, *L'Atelier des Sorciers*, Pika Édition, 8 volumes, 2018-en cours  
Gege Akutami, *Jujutsu Kaisen*, Ki-oon, 16 tomes, 2020-en cours